

Un Trouvère flamboyant Un Verdi majestueux sous la baguette de Nosedà .

Philippe Gut

July 31, 2007

Orange (Vaucluse)

correspondance particulière.

Le livret de l'opéra de Verdi *Il Trovatore* (le Trouvère) est un tissu d'in vraisemblances, certes, mais cela était monnaie courante au temps du belcanto, où la musique importait plus que l'histoire qu'elle contait. Bûchers, enfants jetés au feu quand d'autres sont enlevés, frères ennemis qui s'affrontent, Gitanes un peu sorcières, amoureux transi et mystérieux, belle doublement courtisée, tout est là pour constituer un drame exacerbé et un peu fou comme les aimait Verdi. Caruso en 1908 (et après lui Toscanini) avait trouvé la recette miracle : réunir pour les protagonistes de cette folle tragédie les quatre plus grands chanteurs du monde ! Ce qu'ont tenté depuis lors tous les directeurs d'opéra. OEuvre de transition après les « années de galère » et avant les grands opéras des décennies suivantes, *Il Trovatore* recèle quelques-unes des plus belles pages écrites par l'auteur de *Rigoletto* et de *la Traviata*, contemporains.

L'équipe réunie par le directeur des Chorégies, Raymond Duffaut, pour réaliser ce spectacle était idéale car rompue au lieu qu'elle devait investir. La mise en scène de Charles Roubaud s'attachait à rendre lisible une histoire compliquée. Cernée par les lumières froides de Vladimir Lukasevich, elle s'inscrivait dans une superbe et austère scénographie, conçue avec un rare talent par le peintre et sculpteur Jean-Noël Lavesvre : ses images projetées et animées par Gilles Papain sur le mur du Théâtre antique évoquaient avec force l'Aragon du XV^e siècle où se passent l'action et les combats qui s'y déroulent. Les sombres et pourtant aériens costumes de Katia Dufлот magnifiaient les héros et héroïnes qui les incarnèrent avec passion et un immense talent. La grâce planait sur le Théâtre antique.

Tous les rôles furent en effet habités avec cette foi qui transporte les montagnes, du plus petit (le messager, le vieux Gitan), le Ruiz de Sébastien Guèze ou l'Inès de Marie-Paule Dotti, aux plus grands, en passant par la majestueuse composition du Ferrando d'Arutjun Kotchinian. Le plus grand, ce fut le fameux quatuor vocal. Seng-Hyoun Ko, Comte de Luna paroxystique, Roberto Alagna, à la voix solaire retrouvée, Susan Neves, imposante et émouvante Leonora - une femme si remarquable, disait Verdi -, et enfin la bouleversante Azucena de Mzia Nioradze. Tous emportés par la direction enflammée du maestro Gianandrea Nosedà, au plus près des acteurs, dont il mimait le texte, à la tête d'un National de France transcendant. À marquer d'une pierre blanche, à l'égal de *Madame Butterfly* vu précédemment.

Dernière représentation ce soir à 21 h 30. Retransmission en direct sur France 2 de 20 h 50 à 0 h 30, suivi, de 0 h 50 à 2 h 45, de *la Bohème*, de Puccini enregistré à Orange en 2005.